

Conseil de la langue française



Réjean Tremblay

Prix Jules-Fournier 1982

Québec 



Prix Jules-Fournier 1982

Monsieur Réjean Tremblay

du journal La Presse

Cet ouvrage a été publié par
le service des communications
du Conseil de la langue française,
sous la direction de Léo Gagné

Collaboratrice:

Sylvie Dugas
Service des communications

Graphiste:

Composition Orléans inc.

Dépôt légal — 1^{er} trimestre 1983
Bibliothèque nationale du Québec

ISBN 2-550-02938-0



Prix Jules-Fournier 1982

*Sur proposition unanime du jury,
le Conseil de la langue française
a l'honneur de déclarer lauréat du
prix Jules-Fournier,*

Monsieur Réjean Tremblay

du journal La Presse

*pour son art du dialogue et de la description,
son talent de conteur, son sens de l'image puissante,
l'élégance avec laquelle il marie les divers niveaux de
l'écriture journalistique et pour sa contribution exemplaire
à la qualité de la langue de la presse québécoise.*

*Fait à Québec,
ce vingt-quatrième jour de février mil neuf cent quatre-vingt-trois.*

*Le Président du
Conseil de la langue française*

*Le Secrétaire du
Conseil de la langue française*

Proclamation du Prix Jules-Fournier 1982

Le Conseil de la langue française décerne cette année pour la deuxième fois depuis sa création le Prix Jules-Fournier, destiné à reconnaître les mérites d'un journaliste d'un quotidien du Québec en raison de la qualité de la langue écrite.

Le jury était composé de Mesdames Lise Gauvin, professeur de littérature à l'Université de Montréal, Madeleine Sauvé, grammairienne de l'Université de Montréal, Gisèle Tremblay, journaliste, de Messieurs Gérald Leblanc, journaliste et Jean-Marcel Paquette, membre du Conseil de la langue française, mandaté pour présider ce jury.

Après les délibérations d'usage, le jury a désigné un journaliste qui se signale avant tout pour son haut degré de conscience linguistique, celle-ci étant définie comme une sorte d'état dans lequel il devient manifeste que la qualité de la langue fait l'objet d'un souci constant et d'une attention exigeante. Dans cet état, qui pardonne tout à lui seul, il est encore permis de n'être pas tout à fait parfait, puisque l'on tend, par un certain éveil de la conscience, à la perfection. Les signes par lesquels le lauréat de cette année se distingue, se manifestent tout entiers dans sa vive imagination proprement linguistique sur laquelle se fondent à la fois son talent de conteur, son art du dialogue et de la description, son sens de l'image puissante, l'élégance avec laquelle il marie les divers niveaux de la langue.

Bref, son appropriation bien personnelle, singulière et efficace de cet instrument de communication qu'est la langue journalistique.

Et pourtant, Dieu sait s'il oeuvre dans un domaine plutôt difficile et périlleux où la source des informations provient pour une part presque excessive d'une autre origine linguistique que le français. Un domaine aussi où le temps compte pour un facteur oppressant, puisque c'est tous les jours (ou plutôt: tous les soirs), souvent en limite des fameuses heures de tombée, que le chroniqueur doit rédiger des textes qui seront lus le lendemain matin par des dizaines de milliers de lecteurs. Son influence, dans le champ de la qualité de la langue, devient, en conséquence, des plus imposantes. Ce domaine, vous l'aurez deviné, c'est celui de la chronique sportive. Et le lauréat du Prix Jules-Fournier 1982, proclamé à l'unanimité des membres du jury, n'est nul autre que le chroniqueur sportif de «La Presse», monsieur Réjean Tremblay.

La remise du Prix, constitué d'une bourse de 3 000 \$, d'un parchemin reconnaissant les qualités du lauréat et d'une publication par le Conseil d'un recueil de ses articles, se fera au début de 1983.

Jean-Marcel Paquette
Président du jury

La proclamation a été lue lors du banquet de clôture du congrès «Langue et Société au Québec», le 13 novembre 1982, par le président du Conseil de la langue française, monsieur Michel Plourde, au nom du président du jury, monsieur Jean-Marcel Paquette.

Réjean Tremblay lance... et compte

Chroniqueur sportif au journal *La Presse*, Réjean Tremblay occupe maintenant une place importante dans l'information quotidienne. Il remplit cette fonction avec une telle compétence professionnelle que son message, rédigé dans un style limpide et animé, devient une source précieuse de renseignements pour tous ceux qui s'intéressent, de près ou de loin, à ce champ d'activité de notre société.

À cause de la diversité de son expérience journalistique, ses analyses sportives ne se réduisent pas simplement à un compte rendu des parties de hockey ou de baseball. Non, puisque le journaliste va bien au-delà de la patinoire ou de la piste de course pour nous révéler les facettes inédites de la vie des professionnels du sport. Permettons-nous, pour mieux le connaître, de retracer ses antécédents.

Originaire du Saguenay, d'un village nommé Saint-David-de-Falardeau, le jeune Tremblay fait ses études classiques au Petit Séminaire de Chicoutimi. Poursuivant son éducation au niveau supérieur, il se dirige à Québec où il obtient deux baccalauréats, un en Lettres et l'autre en Pédagogie, de l'Université Laval. Arrivé sur le marché du travail, le nouveau bachelier devient professeur de latin et de grec à la Commission scolaire du Saguenay.

Réjean Tremblay n'a cependant pas l'intention de s'arrêter là. Observateur et communicateur-né, il veut contribuer au développement de la conscience locale par la diffusion de ses réflexions. Ayant déjà publié des articles au *Journal de la Jeune Chambre de Falardeau* et au *Reflet faldardien*, il est engagé en mai 1970 au *Progrès-Dimanche* et au *Réveil de Jonquière* à titre de journaliste à temps partiel, sans pour autant laisser de côté sa tâche d'enseignant. Il y couvre pendant trois ans et demi le secteur des affaires publiques, principalement la politique et l'économie régionales. Bien au courant des réalités saguenayennes, il décide de se consacrer entièrement, avec d'autres journalistes, à la fondation du *Quotidien* de Chicoutimi le 1^{er} octobre 1973, et abandonne alors ses autres activités.

Mais Réjean Tremblay est un journaliste actif et sa passion de l'information le pousse toujours plus loin. Il cherche de nouvelles expériences. Dès l'année suivante, il quitte sa région natale et entre à *La Presse* de Montréal: il est affecté aux faits divers de nuit. En mars 1975, on lui pro-

pose un choix intéressant: la chronique municipale ou la couverture des Canadiens de Montréal. Désireux d'élargir ses horizons et de satisfaire à ses propres besoins d'apprentissage, il opte pour l'information sportive. Il suivra ainsi l'équipe montréalaise de hockey pendant quatre ans et demi, après quoi on lui confie le poste-clé de chroniqueur aux sports.

Il découvre là un champ d'investigation socio-culturel inégalé. On le comprend, car l'emprise qu'exerce le sport sur la population, les conséquences culturelles qu'il entraîne, et les ressources financières qu'il requiert en font un phénomène de masse qu'un journaliste engagé ne peut s'empêcher d'explorer sous tous les angles. C'est ce qui fait d'ailleurs l'originalité de Réjean Tremblay, avec bien sûr son langage teinté d'humour et un ton naturel qui le rend accessible à tous. Par le choix judicieux de ses reportages et de ses interviews, toujours menés avec vigueur mais aussi avec courtoisie et respect, il témoigne des nombreux aspects de l'«organisation» sportive que le lecteur ignore souvent et guide la réflexion en apportant une vision sociale, économique et même politique de ce domaine.

Toujours mandaté par *La Presse*, Réjean Tremblay publie aussi des séries de reportages sur les campagnes électorales de 1976 et de 1980 au Québec, ainsi que sur les Cossette-Trudel «en exil» à Paris. Au cours d'une tournée des Canadiens, il profite d'un heureux concours de circonstances pour demander une entrevue à Robert Bourassa, alors défait aux élections de 1976. Il fournit à cette occasion des révélations inédites sur les Jeux Olympiques de Montréal. Il est également reporter pour *La Presse* lors des Olympiques de Moscou. Ses centres d'intérêt sont variés; il se rend au domaine de Muhammed Ali, le célèbre boxeur, et assiste même aux funérailles d'Elvis Presley. Son bagage d'informations lui permet certainement de saisir, au profit de tous, la vraie dimension que prend le sport dans notre monde d'aujourd'hui.

Conférencier très en demande chez les groupes sociaux et les cercles de presse, rare éditorialiste sportif à dépasser le cadre limité du jeu en tant que tel pour faire du sport un sujet d'intérêt général, il ouvre à un public plus étendu la connaissance d'un domaine autrefois réservé aux amateurs et aux partisans.

Réjean Tremblay exerce la profession de journaliste en humaniste; il s'exprime dans une langue simple, claire et fidèle à la communauté de culture qui le relie à ses lecteurs. «Il est l'un des journalistes les plus lus et les plus écoutés». Et non seulement parce qu'il signe des textes dans plusieurs magazines, ni parce qu'il collabore à plusieurs émissions de radio et de télévision, l'assurant d'une très large diffusion partout dans la province. Cela tiendrait plutôt à sa crédibilité¹, déjà reconnue dans le milieu journalis-

tique: gagnant du deuxième prix de la Fondation nationale des Grands Prix des magazines canadiens en 1979 et 1980, il reçoit également des mentions honorables en 1981 et 1982.

Âgé de 37 ans, père de trois enfants, guidé par l'enthousiasme, par une curiosité productive et par le désir d'informer et de dépasser l'information, que nous réserve encore Réjean Tremblay, avec son art du dialogue, du récit, et de l'interrogation?

Sylvie Dugas
Service des communications
Conseil de la langue française

1. MÉTHOT, Denis, «Rencontre: Réjean Tremblay, journaliste engagé», dans *L'Auberge*, septembre 1982.

**Chroniques
de**

**Réjean Tremblay
Prix Jules-Fournier 1982**

«Vous bouillonnez... dans votre propre sauce»

— Anatoly Tarasov

par Réjean Tremblay

■ L'homme ressemble à un gros paysan, dans le sens le plus noble du terme.

Assis sous les combles du Forum, tenant à la main des feuilles sur lesquelles il griffonne constamment des notes, Anatoly Tarasov analyse les moindres mouvements des Canadiens qui se débattent en désordre contre les Suédois.

«Ils semblent un peu mous, trop individualistes» indique-t-il à un confrère soviétique.

Plus tard, avant le match entre la Tchécoslovaquie et les Etats-Unis, le grand maître du hockey soviétique m'accorde cette entrevue que je lui ai demandée plus tôt dans la journée.

«Je veux que l'on se parle entre collègues puisque moi-aussi, j'écris des articles dans un journal soviétique» me prévient-il en me prenant le bras avec chaleur.

«Pourquoi on a réinventé un nouveau hockey si différent du hockey canadien? C'était plus facile de recommencer à neuf que de mal imiter; je n'ai vu le hockey canadien qu'après avoir développé mes propres idées; en 1953, quand j'ai assisté à mon premier match canadien, j'avais déjà écrit trois livres sur le hockey; le hockey soviétique était déjà inventé.»

Nous sommes les plus forts?

Et de poursuivre M. Tarasov: «Maintenant, nous sommes les plus forts et on peut le prouver en analysant les chiffres; après tout, nous remportons constamment les titres mondiaux et olympiques; quand nous avons perdu le titre Olympique en 1980, tout le

monde a fait une grosse affaire de cette défaite, mais qui a rappelé nos grandes victoires des vingt dernières années où on gagnait en jouant avec l'oeil gauche fermé??»

—Mais, est-ce que M. Tarasov note une amélioration dans le hockey canadien depuis quelques années? Et que pense-t-il de l'édition 1981 d'Equipe-Canada?

—Je pense qu'un aussi formidable entraîneur que Scotty Bowman ne peut jamais avoir une mauvaise équipe; les joueurs eux-mêmes sont de première qualité; mais c'est le concept d'équipe qui n'est pas atteint; ça ne donne pas un hockey victorieux...

Vous bouillonnez dans votre propre sauce

M. Tarasov s'arrête de parler un instant et reprend avec une vigueur accrue:

«Je m'excuse de vous dire la vérité, mais j'ai toujours vécu en disant la vérité, je suis fait comme cela et je vais demeurer le même jusqu'à ma mort...»

«Vous bouillonnez dans votre propre sauce, vous vous contemplez au lieu de vous ouvrir au monde et aux idées nouvelles.»

«Votre hockey est fait pour les spectateurs, c'est comme un cirque, c'est un hockey de show-business et non pas un hockey vraiment fait pour les sportifs.»

«Et je ne veux pas parler sans donner de preuves; depuis 20 ans, le Canada n'est plus champion du monde et surtout, les Canadiens ne font que très peu pour rétablir leur prestige à travers le monde.»

de poursuivre le grand maître soviétique.

On ne peut tricher le hockey

Selon Tarasov, le hockey est très sérieux et on ne peut tricher le sport et espérer sortir victorieux des compétitions: «Quand on veut gagner, il faut chercher les raisons de la défaite en soi et non chez l'adversaire.»

Pour la deuxième fois, M. Tarasov revient sur un point qui lui semble excessivement important: «Je veux préciser et je veux que vous l'écriviez; je ne veux pas donner de leçons aux pères du hockey; mais entre collègues, je pourrais vous expliquer ce qu'on a fait pour développer des Firsov, des Kharlamov et tous nos jeunes qui jouent maintenant dans nos équipes.»

—Et si on demandait à Anatoly Tarasov ce qu'il ferait pour permettre au hockey canadien de redevenir le meilleur au monde?

—Ç'aurait été très difficile pour moi de bâtir un hockey nouveau au Canada parce que pour créer un nouveau hockey, il faut très bien connaître les particularités du caractère national du peuple, les traditions de la nation, connaître à fond les goûts et habitudes de la jeunesse.

—Mais est-ce encore possible?

—Pourquoi pas? Mais il faudrait savoir pourquoi vous êtes arrêtés de produire d'excellents joueurs; comment le pays fondateur du hockey n'a-t-il pu jamais remplacer Jacques Plante? et Frank Mahovlich et Jean Béliveau

Suite page suivante

«Vous bouillonnez ...»

Suite de la première page
veau? C'était des joueurs
créateurs qui rendaient bons
ceux qui jouaient avec eux?
Les joueurs d'Equipe-Canada
81 sont des super-joueurs,
mais à part Gretzky, ils jouent
pour eux-mêmes; de plus, en
général, les joueurs canadiens
ne se préoccupent guère de

l'amélioration de leurs collègues.

—Et vous aimez encore le hockey?

—Si j'aime le hockey?
Qu'est-ce que je fais si haut
dans le Forum, de l'autre côté
de l'océan? Pour moi, le monde
se divise en deux parties;

d'un côté, ceux qui aiment et
comprennent le beau hockey,
ceux-là devraient vivre éternellement
et les autres, qui eux,
devraient être envoyés sur
une île déserte...

Et le rire qui accompagne la
boutade est aussi chaleureux
que la poignée de main...

UN QUÉBÉCOIS SANS CHAR, SANS BIÈRE, SANS HOCKEY...

...ce n'est plus un vrai Québécois

par Réjean Tremblay

■ Une maudite journée plate. Jean-Baptiste a senti tout de suite que ça serait une journée pourrie quand il a ouvert les yeux.

Lucienne criait après les enfants, la veille, «elle avait eu mal à la tête», et ce matin, c'était lui Jean-Baptiste qui avait mal dans les os.

« Y va mouiller toute la journée, je le sens, ...stie»

Ça sentait les toasts brûlées, bien sûr, le café avait encore bouilli. pourtant, ça prend pas un cours classique pour couler un peu de Melita...

- T'as-tu vu LA PRESSE?

- Suppose que tu vas encore t'étendre sur la moitié de la table avec ton journal?

- Ecoute, Lucienne, c'est pas pire que d'écouter ton canal 10...

- !!!

- Mon Dieu, Baptiste, t'es tout étouffé? Voyons, parle moi...

- Ca se peut-pas! Ca se peut juste pas! Trente piastres pour tanker full! Ca n'a pas de bon sens, ils ne peuvent pas taxer l'essence comme ça, qu'est-ce qu'on va faire, Lucienne?

- Je te l'avais dit de changer ton gros Chrysler Newport 74, la mode est aux petits chars japonais...mais on sait bien, t'es toujours en retard...

- Ton café est pas buvable...Lucienne, je suis pris pour garder mon gros Chrysler parce que je n'avais pas les moyens de m'acheter une Toyota à \$10,000...pas à 20 pour cent d'intérêts...les gars à l'usine, ils sont pognés comme moi, ils essaient de faire durer leurs grosses minounes; ils nous forcent à ne pas acheter de petites voitures en haussant les taux d'intérêts, et ils nous

assomment de taxes sur la gasoline parce qu'on garde nos gros cancers...comment veux-tu t'en sortir, toi qui es si fine?

- Décourage-toi pas Baptiste...

- Je ne me décourage pas, mais on n'aura plus les moyens d'aller chez ta mère toutes les fins de semaine. Saint-Hyacinthe aller et retour, on n'arrivera plus...

- Ecoute Baptiste, avant de nous priver, les enfants et moi, de notre seule vraie sortie de la semaine, tu vas te priver un peu sur la bière...

-???

- Oui, oui, lis en page 4...c'est écrit dans la troisième colonne... Pour le consommateur, cela signifie une augmentation de 20 cents sur le prix d'une caisse de douze bouteilles... Si je sais calculer, ça fait 40 cents pour une caisse de 24...coupe ta bière, pis je couperai ma sortie du dimanche...écoute Baptiste, on ne peut pas arrêter de vivre à cause des taxes...

Baptiste a penché la tête. Il a sauté bien vite par dessus la page éditoriale. Même les p'tits bonhommes de Girerd qui le faisaient rire d'habitude ne lui ont pas arraché un semblant de sourire.

La faute des politiciens

Baptiste pensait, réfléchissait. Tout ça, bien sûr, c'était la faute des politiciens qui se chicanent tout le temps au lieu de régler les problèmes du pauvre monde.

A la télé, en fond sonore, le gros Edouard Rémy commé-

rait à propos du Théâtre des Variétés de Gilles Latulippe. Mais ce matin, Gilles Latulippe pourrait faire toutes les grimaces du monde, y avait rien à faire, c'était une journée pourrie.

Devant lui, Lucienne allumait sa première cigarette de la journée, celle qui la récompensait d'avoir préparé le déjeuner des enfants. La meilleure de toutes. Dire qu'il y a vingt ans, c'était la dernière cigarette de la soirée qui était la meilleure...le temps passe.

- Y aurait pas pu taxer le tabac au moins?

- Phieu...Lévesque fume comme un trou pis Claude Morin a toujours la pipe au bec. Sois réaliste, Baptiste.

Et le hockey!

Baptiste n'avait pas le goût de lire la section de la finance. Le reste de LA PRESSE, il la lirait en revenant de l'usine, en attendant le souper. C'était une habitude qu'il n'avait jamais perdue, La Presse, on la lisait vraiment le soir, pour mieux comprendre.

En se levant de table, Baptiste a sorti son tabloïd de sports pour le lire dans le métro. Ça avait pris deux mois à convaincre Lucienne de lui laisser le tabloïd; à la condition de le lui rapporter le soir.

- Ah ben tabar...

- Voyons Baptiste, retiens-toi, le chat écoute...qu'est ce qui se passe encore?

- Ah ben là, je le prends plus, ...que je sois obligé de serrer mon char, on peut toujours s'arranger...que je coupe une ou deux p'tites bières en fin de semaine, j'en mourrai pas,

Suite page suivante

Un québécois sans char, ...

Suite de la première page

mais le hockey, minute, y toucheront pas à mes Canadiens...ces gars-là, on peut pas se permettre de les perdre;

t'as-vu la manchette, dans le haut de la page? « LES JOUEURS DU CANADIEN PRÊTS À S'EXILER... » Lucienne, un Québécois qui n'a

plus de char, plus de bière, pis plus de hockey, ben, c'est plus un vrai Québécois!

\$300,000 DE COKE EN DEUX ANS**La descente aux enfers d'un champion canadien en titre**

par Réjean Tremblay

Robert, (ce n'est pas son vrai nom), 30 ans, est un champion canadien en titre. Du 1er janvier 1979 au mois de février 1981, il a «sniffé» \$300,000 de cocaïne. Ruiné financièrement, il explique que la pratique de son sport l'a sorti de l'enfer. Devenu, comme il le dit, un rat d'égout, il raconte son terrible voyage dans un seul but: «Si mon exemple peut convaincre un seul jeune de ne pas risquer sa vie avec une première sniff de coke, si je peux aider juste une personne à s'en sortir, si quelqu'un en lisant cet article peut comprendre de ne pas nager vers le fond, parce que le fond, dans le trou, ce n'est pas le fun, si un seul jeune peut acquérir assez de cran pour dire non à ceux qui voudront l'entraîner pour qu'il se sente accepté du groupe, alors je n'aurai pas flambé \$300,000 pour rien, alors je n'aurai pas braillé toutes les larmes de mon corps pour rien, alors je n'aurai pas visité l'enfer inutilement...»

Voici donc, dans les mots qu'il a employés pour me raconter son terrible voyage dans le monde de la cocaïne, le récit de Robert à partir du bonheur inexplicable de la première ligne de coke jusqu'au malheur également inexplicable du dernier gramme.

■ «J'ai hésité longtemps à raconter mon enfer; parce que j'avais peur de salir le sport et que le sport est ce qui m'a sauvé. Mais il faut que des gens qui ont visité l'enfer, qui à la fin ont souffert un martyr, acceptant de revenir témoigner pour dire au monde que c'est pas le fun dans l'enfer, que les serpents du petit catéchisme existent, qu'il ne faut pas prendre de chance sur ce qu'on est parce qu'on peut se détruire...

«Pendant les deux ans de mon «voyage», j'ai sniffé plus de \$300,000 de cocaïne; j'ai failli me détruire complètement; à partir du jour où j'ai voulu arrêter à l'automne 80 et le soir où j'ai effectivement sniffé mon dernier 5 grammes de cocaïne, j'ai flambé \$68,000... pendant les sept derniers mois, j'ai sniffé sept jours par semaine, de longs moments 24 heures par jour, jusqu'à 38 grammes dans un 24 heures. Je passais 3 onces par semaine que mes pushers me vendaient à peu près \$8,000.

«Tout le bien matériel que je possédais, commerce, maisons, voitures, j'ai tout perdu pour acheter ma dope; à partir du jour de novembre où ma parenté a appris la vérité et le jour où j'ai

enfin pu arrêter pour de vrai, j'ai réussi à soutirer encore \$25,000. Il n'y a pas de menteries que je n'aie inventées pour arracher de l'argent à la compagnie ou à mes proches... j'en ai inventées des nouvelles, un vrai rat...

«Quand j'ai vendu ma maison, je ne voyais qu'une chose... quelqu'un prenait charge de l'hypothèque, et moi, j'avais \$20,000 pour m'acheter de la coke... y a plus rien qui me faisait rien, juste une chose qui comptait, trouver ma cocaïne.

Ç'a commencé... doucement

«Et cela a commencé tellement doucement; comme pour d'autres, sans méfiance, pour essayer... on était dans un party, le 1er janvier 79 et j'accompagnais une amie avec qui j'ai vécu plusieurs années, une fille le fun, une fille forte qui n'avait pas de problème à contrôler sa consommation de pot ou de coke. J'ai essayé le pot et comme je ne fumais jamais, même pas la cigarette, je me suis étouffé, j'ai eu mal à la tête et je n'ai pas aimé; un copain m'a alors dit: «Prends donc quelque chose de vraiment formidable

que tu vas sûrement aimer... je vais te donner le nom d'un gars... j'ai acheté alors dans une discothèque du centre-ville deux grammes de cocaïne à \$175 le gramme; j'ai aimé ça au bout, mon corps atteignait un autre palier, tout était meilleur; comme j'avais accès à de l'argent presque à volonté, je suis devenu un bon client; au début, j'avais besoin de dix grammes pour deux semaines; je sniffais les jeudi, vendredi, samedi... j'étais tellement naïveux là-dedans que pour sniffer la première fois, je pensais que j'avais absolument besoin d'un paquet de cigarettes pour enligner la coke; j'ai roulé une piastre et envoie donc Robert...

«Mais de semaine en semaine, je consommais plus; mon pusher me vantait en me disant que j'étais un bon revendeur; je ne lui ai jamais avoué, mais je sniffais toute ma coke tout seul; j'en ai jamais revendu un gramme...

Un Bic dans la narine

«J'ai accroché vite; je partais sur des 100 heures, passant trois ou quatre jours sans dormir, buvant de la bière et de la Tia Maria pour me nourrir, sniffant 24 heures par jour; sur l'autoroute, je me mettais cinq ou six grammes dans un sac, un Bic vidé dans la narine, et envoie mon fou, trippe au bout; j'enlevais mon Bic juste pour déposer les trente sous aux postes de péage... A la Place des Arts, je remplissais une petite bouteille Bayer's pour les sinus et je me gelais la binne pendant le concert...

«Quand je rentrais à la maison, décoké, je me couchais pendant deux jours... des fois, quand ma mère me réveillait pour que je la conduise dans le centre-ville, je paniquais comme un cochon; je filais aux toilettes, je sniffais une ligne... je n'étais plus capable de fonctionner du tout sans cocaïne; pour moi, les centres commerciaux, c'était la Sibérie... maudit

Suite page suivante

La descente aux enfers ...

Suite de la première page

que j'avais peur là-dedans parce qu'il n'y a pas de toilettes; je rentrais dix minutes et je sortais vite en courant à mon char pour me regeler...

«Je me suis coupé du monde; je ne rencontrais que des gars qui prenaient de la coke parce que la cocaïne devient ton univers, le centre de tout; c'était écrit sur mon front... je rencontrais un chum et là on disait: «Ouais, moi, je fais mes lignes comme ça, et toi... ouais, connais-tu tel peintre... oui, paraît qu'il prenait de la coke... rien que de ça, toujours la coke... quand j'avais une invitation pour un party, je disais que je rappellerais; c'était pour vérifier si je pourrais sniffer pendant la soirée... à l'époque, tu m'aurais demandé s'il y avait bien du monde qui prenait de la dope, je t'aurais dit que tout le monde en consommait... c'est normal, tu te tiens toujours avec ce monde-là... depuis que je me suis séché, depuis février dernier, j'ai sorti avec quatre filles, et c'est drôle, y en a pas une qui fume ou qui sniffe... depuis que j'ai lâché, c'est curieux, j'ai plus un seul de mes supposés amis de l'époque qui me voit encore... c'est compréhensible, on a plus rien à se dire.

«Le diable et toi»

«La première chose vraiment importante que j'ai perdue, c'est mon amie Francine (nom fictif)... un jour elle m'a dit: Robert, y a le diable, pis il y a toi; j'ai plus de fun avec toi, t'es toujours gelé, tu bois, le nez te coule, tu m'entraînes pendant deux ou trois jours et ça me prend une semaine à m'en remettre, je décroche, je m'en vais... Moi, dans mon trip, tout ce que j'ai pensé, c'est qu'elle ne comprenait rien...

«J'ai encore gagné un championnat canadien en 80, mais je n'ai pas eu de joie, pas de plaisir parce que je me suis rendu compte que je n'avais pas eu une vraie belle performance; j'avais gagné à cause de mon expérience, de ma supériorité évidente acquise dans le passé. Avec un ami qui voulait m'aider, j'ai commencé à écrire dans un cahier deux longues pages... ce que c'est que de penser

vouloir arrêter et vouloir arrêter vraiment. Ben maudit, malgré ce premier réveil, j'ai continué à m'enfoncer; et à être malheureux; j'inventais toutes les menteries du monde, il n'y a pas de «réparations» que je n'aie invoquées au gérant de banque pour soutirer des prêts... je commençais à réagir un peu... le samedi, je sortais pas habillé, et nu-pieds dans mes souliers pour être certain de ne pas partir sur la go quand j'allais acheter La Presse... je m'arrêtais boire une bière quand même et je revenais trois jours plus tard, sale, dégueulasse, après avoir sniffé une ou deux onces de cocaïne. J'avais l'air pas mal Wabo.

La pire peine d'amour

«A la fin, je passais mon temps à brailler, mais maudit, je braillais pas encore assez puisque je recommençais tout le temps. Jean Lapointe m'a aidé quand j'ai compris le sens d'un de ses monologues: La pire peine d'amour, c'est quand Jean Lapointe pis moi on s'est chicané... ben Robert, la pire peine qui te soit arrivée, c'est quand Robert pis toi, vous vous êtes chicanés; le jour où tu vas avoir envie d'aimer encore Robert le champion, tu vas pouvoir t'en sortir.

«J'ai tellement été malheureux le soir que j'ai sniffé la dernière fois, nu-pieds dans mes souliers, dans un trou de la rue de la Montagne, en train de quêter une piastre au waiter pour une bière parce que j'avais soif et que je décrochais, que je me suis juré que c'était le dernier gramme de ma vie...

«Je suis alors parti m'entraîner en Californie; la première nuit que j'ai passée au loin, tout seul, sans coke, j'ai pensé mourir; j'étais couché, les yeux ronds, pas capable de dormir... j'ai duré jusqu'à six heures du matin en me disant... Robert, si t'élèves, t'es fait... le matin, j'ai pris un jus d'orange et je suis allé marcher sur la plage; j'étais gras, gonflé... la deuxième semaine a été encore plus difficile parce que j'étais reposé, que mon corps fonctionnait mieux... je me disais... une petite ligne, Robert, ça te ferait du bien...

Certains athlètes professionnels

«A mon retour à Montréal, ce fut encore plus terrible; mes supposés amis m'invitaient... je disais non, je ne veux pas aller dans les discothèques, je vais me faire achaler... la première fois que je suis entré dans une boîte, quatre pusher m'ont approché en cinq minutes... mais je me souvenais d'une autre phrase que Jean Lapointe avait dite: «La première fois que tu vas retoucher à ton poison après avoir arrêté un bon bout de temps, tu vas être aussi épouvantablement malheureux que la dernière fois que t'en as pris... et l'enfer de la dernière ligne, plus jamais...

«Je suis malheureux quand je pense à certains athlètes professionnels de Montréal avec qui j'ai sniffé de la cocaïne; y en a même un qui me doit encore de l'argent et qui m'a fait un chèque pas de fonds... je me dis que c'est épouvantable d'être une belle Rolls-Royce et de garrocher du sucre dans le carburateur... je ne comprends pas qu'ils ne comprennent pas; mais certains athlètes professionnels sont parfois de grands enfants et seuls les enfants ont des problèmes d'alcoolisme, de narcomanie... un homme, un vrai homme, ça sait dire non... une gang d'enfants qui lancent des roches contre une maison, s'ils incitent un autre enfant à les imiter, il va peut-être le faire; mais s'ils ont affaire avec un homme, il va dire non et il va s'en aller. C'est pour ça que je souhaite de tout mon être que les quelques athlètes professionnels de Montréal dont je sais qu'ils consomment de la cocaïne sachent lire le vrai sens de mon témoignage. Ils brûlent une Ferrari...

L'ancien Robert

«Depuis que j'ai arrêté, je retrouve l'ancien Robert, et j'ai bien du fun avec lui; maintenant, je sais qu'il n'est pas si pire que ça; pendant dix ans, je suis resté accroché à une question; pourquoi mon père est-il parti alors que j'étais encore adolescent? Maintenant je me dis que ce fut peut-être une bonne chose parce qu'il m'au-

Suite page suivante

La descente aux enfers ...

Suite de la deuxième page

rait gâté encore plus... j'aurais eù accès à encore plus d'argent.

«Moi, j'ai résolu mon problème de dope et de boisson, j'en prends plus pantoute; mais je veux crier à tous ceux qui sont dans le trou ou qui sont tentés: J'ai rien fait d'intelligent sur la coke, tu deviens une mauvaise influence, j'en connais pas un qui se soit plus aimé la face parce qu'il sniffait... plus vite tu mets un stop, mieux c'est... au lieu de construire, tu détruis, prends tous les mots positifs que tu peux trouver et écris le mot contraire juste à côté, c'est ça qui t'arrive quand tu t'accroches...

Ne jamais gager sur soi

«On n'a pas le droit de jouer quand on risque de perdre ce que j'ai perdu; il faut avoir le courage de dire non parce qu'on est jamais absolument certain à 100 pour

cent de ce qu'on est; si tu te trompes sur toi-même, t'es fini, t'es fait; la boisson, c'est moins pire parce que c'est légal... mais la dope, c'est plus vicieux parce que tu t'accroches à tout un milieu. Quand tu montes sur le traineau et que ça commence à glisser, c'est pire que la côte de la rue Hôtel-de-ville... ça glisse vite en maudit et ça descend creux. Il n'y a pas de frein, le seul moyen d'arrêter, c'est de débarquer. Ce n'est pas en se poussant d'un problème qu'on le solutionne, calvaïsse... Moi, entre le jour de septembre où j'ai voulu arrêter la première fois et février, je me suis poussé pour \$68,000; et je remercie le Bon Dieu d'avoir eu de l'argent, sans ça, j'aurais pu sortir le morceau pour m'en trouver.

«Pour une fois, si quelqu'un pouvait croire le témoignage de quelqu'un qui est allé dans le fond de la swamp; le jeune, vas-y pas,

c'est pas le fun, tu ne seras pas mieux dans ta peau; tu trouveras toujours de bonnes raisons pour te justifier, mais c'est pas vrai, tu règles rien... au début, le fun est inexplicable, j'en connais pas qui n'aime pas ça la première fois; mais ce plaisir est tellement trompeur, c'est pas disable... mais le malheur que tu touches est épouvantable lui aussi... l'enfer, faut que ce soit ça... quand je suis tenté, quand ça me travaille un peu, je pense à la première ligne, et au bonheur qu'elle m'a donnée...

«Puis je pense au malheur indescriptible de la dernière... les deux sont inexplicables mais entre le bonheur du début et le malheur de la fin, c'est un abîme.

Et le fun du début, c'est de la petite bière à côté du malheur de la fin.

UN EXPO EST DISPARU...

Ixe 13 et le Manchot à la rescousse...

par Réjean Tremblay

WEST PALM BEACH- La jeune recrue des Expos promettait pourtant. Pedro, un jeune sud-américain, avait tout balayé dans le AAA. Et dans la ligue d'hiver du Vénézuéla, le jeune Pedro s'est avéré, et de loin, le meilleur joueur de son équipe.

Lors de la première semaine du camp, à West Palm Beach, Pedro a ébloui l'état-major des Expos, autant par son jeu sur le terrain que par sa gentillesse dans le vestiaire.

Et soudain, sans avertissement, le jeune homme s'est présenté saoul à son gérant, a offert de la cocaïne à deux coéquipiers, a accumulé les erreurs et a engueulé John McHale devant témoins: «On dirait qu'il fait exprès pour se faire renvoyer, son comportement est absolument incompréhensible», explique maintenant John McHale à son visiteur.

L'homme qui est assis devant lui est costaud. Il parle anglais avec un accent québécois. Visage calme mais décidé. Il écoute McHale, prend des notes.

- Les Expos veulent que l'affaire reste secrète, c'est pourquoi nous vous avons appelé pour enquêter, M. Dumont.

L'homme se lève, tend la main à McHale. Ce dernier hésite. Il avait oublié qu'il avait à faire avec le Manchot!

■ Du roman policier? Bien sûr, quand on jase avec Pierre Daignault, alias Pierre Saurel, on finit toujours par jaser roman policier. Pierre Daignault, vous le connaissez tous, c'est le père Ovide de Séra-

phin. Pierre Saurel, c'est le pseudonyme de M. Daignault quand il écrivait ses célèbres romans à 10 sous de la série Ixe 13. C'est le nom qu'il a gardé pour signer la série de romans de la collection le Manchot chez Québec-Amérique.

Hier, M. Daignault était à West Palm Beach pour assister au match opposant les Expos aux Braves d'Atlanta. Amateur de baseball fidèle, M. Daignault a quand même profité de son passage à West Palm Beach pour prendre des notes, recueillir des détails, s'imprégner de couleur locale pour un roman à venir: «Le Manchot n'a jamais eu à travailler en Floride. Pourtant, des milliers de Québécois viennent en Floride et aimeraient revivre leur voyage à travers un roman populaire. J'ai pensé combiner des éléments comme l'incroyable trafic de drogue de la mafia colombienne de Miami avec l'arrivée d'un jeune joueur de la Colombie au camp des Expos. Je me documente sur l'aspect policier à Miami et sur le baseball à West Palm Beach. Un bon moyen de joindre l'utile à l'agréable».

Un personnage légendaire

Le Manchot va bien. Québec-Amérique publiera son quinzième titre de la collection au début du mois. M. Saurel, lui, vient de terminer le roman numéro 24. Et il a encore le trac en s'installant devant sa machine à écrire.

Ce petit homme qui fume la pipe doucement et qui regarde le match avec sa femme, a créé un personnage légendaire

de la littérature québécoise. Ixe 13, l'as des espions canadiens. Je me souviens fort bien de ces romans à 10 cents, de 32 pages, dont l'action se déroulait dans des pays exotiques. Ixe 13 était l'amant de Gisèle Duboeuf et l'ami de Marius Lamouche, un Marseillais fort comme un cheval. L'ennemi était le méchant communiste, qu'il soit russe ou chinois. Saurel laissait parfois sous-entendre que Ixe 13 se permettait de petites aventures sexuelles avec les espionnes ennemies, mais même l'imagination fertile de nos 13 ans n'avait pas grand terre fertile pour fleurir: «M. Edgar L'Espérance défendait toute description un peu osée qui aurait pu offenser le clergé», raconte le père Daignault avec un bon sourire.

En plus d'écrire un Ixe 13 par semaine, Saurel se tapait un Albert Brien, le maître des détectives du Canada-français et pendant un temps, les histoires hebdomadaires de Diane, la belle aventurière: «Celle-là, c'est Yves Thériault qui l'a repris un bout de temps. Quand Yves avait besoin d'argent pour aller à Paris par exemple, il appelait M. L'Espérance et il s'offrait pour lui écrire une douzaine de romans qu'il signait de divers pseudonymes. Moi, c'était un secret, mais je touchais \$30 par semaine pour Ixe 13 et \$20 pour les aventures des autres personnages. Ça me demandait 120 feuillets dactylographiés par semaine».

Fier de ce qu'il a fait

Pierre Saurel n'a jamais été un autre Balzac. Tout au plus

Suite page suivante

Un Expo est disparu ...

Suite de la première page

peut-il se vanter d'avoir eu une imagination aussi fertile que celle d'Alexandre Dumas. Et Ixe 13 ne fut jamais de la grande littérature. Mais c'était lu, c'était vendu. Et Saurel, aujourd'hui, souligne qu'il est profondément fier de ce qu'il a fait: «Ixe 13 n'était que de la littérature populaire. Qu'il ne faut pas mépriser. Parfois, quand je parle avec un jeune écrivain qui vient de publier un gros livre de 600 pages, je lui dis: «Tu vas peut-être vendre 1,000 copies de ton bouquin. Ben, dis-toi bien que la moitié de tes acheteurs ont acquis le goût de lire quand ils étaient jeunes avec des Ixe 13», souligne l'auteur du Manchot.

Personnellement, je n'ai pas retrouvé dans le Manchot que

j'ai lu, la même chaleureuse naïveté d'Ixe 13 ou d'Albert Brien. Mais je n'ai plus 12 ou 13 ans.

«C'est différent. C'est facile d'écrire un roman d'espionnage. Il peut arriver n'importe quoi à un espion. Un roman policier, surtout un roman à problème comme la collection du Manchot, exige une intrigue plus serrée. L'idéal c'est la pièce fermée, le meurtre, la victime et les douze suspects regroupés», note M. Daignault. Gaston Leroux a atteint le sublime avec *Le Mystère de la Maison jaune* et son personnage Rouletabille. Agatha Christie a écrit un chef-d'oeuvre avec *le Crime de l'Orient-Express*. «Moi, j'essaie de recréer cette situation par divers expédients. Ce peut-être un

sous-marin...L'idéal, c'est Ele-ry Quinn. Souvent, il y a une page blanche avant le début du dernier chapitre. Et c'est écrit: Cher lecteur, si vous avez lu attentivement, vous devriez déjà connaître l'assassin. Sinon, lisez le dernier chapitre. J'aimerais pouvoir atteindre cette maîtrise».

Et si...

Et si en plus de menacer cette jeune recrue pour qu'il cache de la drogue dans les bagages des Expos pour la faire rentrer illégalement au Canada, la Mafia colombienne décidait d'enlever Gary Carter pour exiger une rançon de Charles Bronfman...Et si...

Arrêtez, M. Daignault, les Expos vont commencer à avoir peur.

Scènes de la vie... à Québec

par Réjean Tremblay

■ **QUÉBEC-** Merveilleuse Québec! Quelle belle ville que les Québécois ne voient plus parce qu'ils ont le nez collé sur leur village.

Une ville où les rumeurs et les histoires courent à un rythme affolant.

Ça commence à l'hôpital où repose Daniel Bouchard. Un des balayeurs de plancher du département appelle un copain au Complexe G où son statut de tabletté lui permet d'activer la courroie à rumeurs.

Ça court une couple de ministères dans l'après-midi et à cinq heures ça sort pendant une émission de lignes ouvertes: «Daniel Bouchard est à l'hôpital parce qu'il s'est battu avec Jacques Richard. Je le sais, c'est mon père qui me l'a dit. Lui l'a su d'un garagiste qui a un copain au gouvernement qui a un chum à l'hôpital.»

Avec des dizaines de milliers de fonctionnaires qui étirent leurs pause-café et passent l'avant-midi à lire les journaux, dans une ville où rien, mais alors vraiment rien, est à plus de quinze minutes du centre-ville, dans une ville où il n'y a pas de baseball, pas de football, pas de soccer, pas de boxe, même pas de bonne lutte, dans une capitale provinciale d'un gouvernement morose qui passe son temps à manger des coups de pieds au derrière, alors, il reste les Nordiques.

On les aime comme on aime ses premières blondes. D'une façon possessive, souvent injuste, insécure, jamais convaincue de mériter la belle.

Les Nordiques, c'est l'équipe du monde ordinaire. Même dans dix ans, quand, je l'espère pour eux, ils auront accumulé les victoires et les Coupe Stanley, ils ne pourront jamais être aussi distants, aussi froids que le Canadien.

Ce sera toujours un amour remis en question. Parce que quand la belle est trop éclatante, l'amoureux n'est pas certain de la mériter. La belle vient de battre le Canadien et parfois, à jaser avec les gens, à voir leur comportement quand les Nordiques ont sauté sur la glace dimanche soir, on se demande si les partisans des Fleurdelysés ne seraient pas heureux que l'aventure se termine au plus tôt. Qu'on puisse se refermer sur la belle, la célébrer en toute intimité, la mettre à l'abri des regards pour ne pas la partager.

D'ailleurs, on baisse vite la tête, on courbe les épaules devant «l'affront».

-Alors, que pensez-vous de la série?

-Je pense que ça achève, Boston a trop de profondeur...

-Ah...vous croyez vraiment???

Merveilleuse Québec. Frank Vona, mon ami Frankie, un des assistants de Nate Greenberg, le relationniste des Bruins de Boston, en était à son premier voyage à Québec.

Frankie fait partie de cette colonie italienne qui a toujours travaillé dur pour gagner sa vie à Boston. Il est pompier et père de six enfants. Je lui avais promis que Québec l'éblouirait.

L'autre soir, il est venu me voir, les yeux brillants: «C'est mon plus beau voyage, je me croirais en Europe...j'espère revenir avec ma femme. C'est moins cher qu'un voyage à Rome...»

Hier, en me rendant au Saint-Honoré où m'attendait un ami, j'ai fait le plein.

Le garagiste, couette au vent, a pris la peine de nettoyer mon pare-brise.

Et il s'est appliqué. Il a repassé au moins quatre ou cinq fois côté conducteur. En jetant

un coup d'oeil à l'intérieur. Avant de plonger.

-Je voudrais savoir, si ce n'est pas impoli, ce que vous pensez vraiment. Dans le fond de votre coeur, pensez-vous que les Nordiques ont des chances de gagner leur série contre Boston?

Moi, si les Nordiques perdent, ça ne change pas grand chose dans ma vie. Je vais couvrir les Expos, c'est tout. Alors, j'ai menti.

-Je pense qu'ils vont gagner ce soir et qu'après, ils ont de très grandes chances de battre Boston. Et ensuite, sait-t-on jamais...

-Ben, vous venez de m'encourager, j'y croyais plus. Levez donc votre hood que je checke l'huile...Ça fait douze piasses et dix...laissez donc faire le dix cents!

A la radio, un auditeur disait à Marc Simoneau: «J'ai entendu dire que Daniel Bouchard...»

Les Nordiques ne peuvent plus perdre. Les Québécois ne peuvent plus perdre. D'ailleurs, les directeurs de deux grands hôtels ont déjà demandé aux Nordiques d'offrir un party monstre aux joueurs et à toute la population du grand Québec.

Le lendemain de l'élimination ou de la victoire finale (?) des Nordiques, le Concorde et l'Auberge des Gouverneurs sont déjà prêts à recevoir tous les amateurs de hockey de la Vieille Capitale à une fête énorme. Reste à choisir l'hôtel, l'élimination va se faire toute seule.

Mais un jour! Un jour! Et alors, alors seulement, on pourra regarder Montréal à hauteur d'yeux.

Les Nordiques peuvent faire encore beaucoup pour Québec.

Michel Bergeron: un chat de ruelle... super-intelligent

par Réjean Tremblay

■ **UNIONDALE.** Michel Bergeron a du charme. Et il est intelligent. A-t-il un coeur? Probablement que oui. Quand il est avec sa femme, ses enfants ou son frère et ami, le commentateur sportif Richard Morency.

Mais qu'on s'y prenne de n'importe laquelle façon pour tracer un portrait de cet homme opportuniste et ardent, il y aura toujours des contrastes violents, des contradictions dans le tableau final.

C'est un chat de ruelle. Né et élevé dans le quartier Saint-Michel, pas loin de la Carrière Miron, il a respiré de la poussière de ciment toute son enfance. Pas surprenant qu'il ait la tête dure et la colonne vertébrale plutôt raide.

Un chat de ruelle habitué à se battre griffes sorties, à ne pas accepter de cadeau...mais à ne pas en donner non plus. Michel Bergeron peut être incroyablement insensible si la situation l'exige.

S'il lui faut écraser quelques individus pour que son équipe gagne, il va le faire. Il a écrasé Marc Tardif. Et il lui donne juste ce qu'il faut de corde pour que Tardif, ou bien produise, ou bien se pendre. Et sans faire de cadeau. Il me racontait justement: «Il y a certains joueurs pour qui je fais un spécial. Si un soir, il ne s'habille pas, je vais prendre le temps de lui expliquer pourquoi. Mais il y en a d'autres à qui je ne parle pas. Tu joues ou tu ne joues pas ce soir, period. that's all. Ça se limite là».

Le Tigre est intelligent. Et opportuniste. Il a une faculté extraordinaire pour jauger une situation. Il s'est vite rendu compte que Daniel Bouchard était un trop gros mor-

ceau pour lui après l'altercation survenue à Detroit. Le Tigre s'est fait matou, il a laissé passer le temps, il a pouléché ses plaies. Et Daniel Bouchard a battu le Canadien. Il a battu les Bruins dans le match décisif. Il a, bien plus, fait un grand clin d'oeil de complicité à son entraîneur après l'ultime victoire de Boston.

«Michel Bergeron est super-intelligent». Ce soir-là, tard en soirée, Charles Thiffault, le docteur Charles, se sentait en veine de confidences. Dans ce temps-là, il faut retenir son souffle et écouter religieusement. Parce que Charles Thiffault est aussi discret qu'une Carmélite pendant le Carême. «Oui, Michel Bergeron est super-intelligent. Il possède une faculté d'adaptation incroyable. Il sait juger les hommes et en tirer le meilleur parti possible».

Le doc Thiffault, tout bardé qu'il est de diplômes universitaires, fait bien attention de ne pas trop se tenir sous les projecteurs. Une des grosses qualités de Bergeron, c'est d'avoir eu suffisamment confiance en lui pour travailler avec un docteur en éducation physique, spécialisée en hockey. D'être assez fort pour prendre ses conseils et faire à sa tête quand même. Quand il le juge à propos.

Bergeron a du Bowman dans le nez. On l'a déjà dit. Il veut tout savoir. Il lui arrive parfois de s'installer dans un coin à l'écart dans un restaurant d'hôtel pour observer ses joueurs. Savoir qui mange avec qui, qui se tient avec qui.

Au début, il ne se mêlait pas des listes dans les hôtels. Puis, quand quelques joueurs sont venus le voir pour qu'ils puis-

sent changer de compagnons de chambre, il a mis son nez là-dedans aussi. «C'est grave quand un gars vient te dire qu'il ne peut plus supporter un tel. Faut s'aimer dans une équipe. Quand j'ai confié le jeune Randy Moller à André Dupont, je lui ai demandé d'en prendre soin. Depuis, le Moose le couve comme son fils. Je change selon le pif. Y a juste Marois et Alain Côté qui restent toujours ensemble. Un nerveux et un calme, ça fait un bon duo».

Michel Bergeron est superstitieux. Terriblement. Et même s'il est capable de rationaliser cette superstition, il ne peut lui échapper.

Il a son veston chanceux, sa cravate chanceuse. «J'essaie de me souvenir de ce que j'ai fait le jour d'une victoire. Et c'est plus fort que moi, je répète le même cérémonial. L'autre jour, j'ai pris ma douche au Colisée avant le match et on gagné. La fois d'après, je me suis préparé à la maison, douché, pomponné. Rendu au Colisée, je me suis souvenu de la douche de la veille. J'en ai pris une autre. Tant qu'à être propre!».

La plupart des meilleures histoires sur Bergeron, on les apprend vers trois ou quatre heures du matin. Dimanche à Boston, il est allé au lit à 4 heures du matin. Lundi soir, à 3 heures et demie. Mardi, à 4 heures et quart.

Il raconte des histoires avec un sens du comique et de l'expression beau à voir. Quand il est bien réchauffé, le show devient complet. Auditif et visuel. L'autre soir, il a lancé la discussion sur le baseball en «jetant la balle en jeu» pour reprendre une de ses expres-

Suite page suivante

Michel Bergeron: un chat de ruelle ...

Suite de la première page
sions. En quelques minutes, une douzaine de journalistes s'engueulaient à qui mieux mieux sur les mérites du vol du deuxième but au baseball ...pendant que Bergeron, bien tassé dans son coin, assistait à

la scène avec un sourire moqueur.

Une fois, Bergeron a laissé entrevoir ce qu'il considérait comme sa vraie victoire.

«En octobre 1982, quand l'arbitre va mettre la rondelle au jeu, on va inscrire mon nom

dans le Guinness Book des Nordiques. Ca va être la première fois qu'un coach dure plus de deux ans à Québec».

C'est presque aussi rare qu'une Coupe Stanley sur les Plaines d'Abraham.

Quand les héros meurent...

par Réjean Tremblay

■ Hier, à Monaco comme à Berthierville, c'aurait dû être la fête de toutes les mères.

Hier, à Monaco, c'aurait dû être matin de joie pour Mélanie Villeneuve qui devait faire sa première communion. Ou comme me le disait ma petite fille il y a quinze jours, «qui devait recevoir Jésus dans son cœur».

Hier, et aujourd'hui, et demain, et longtemps encore, ce sera jours de deuil pour des femmes.

Pour Georgette Villeneuve qui a perdu un fils, qui l'a vu s'envoler devant un écran de télévision comme un pantin désarticulé, qui tôt ou tard verra des photos de son fils étendu contre une clôture, la nuque brisée.

Pour Joanne Villeneuve qui perd un mari. Pour Joanne Villeneuve que j'avais rencontrée à plusieurs reprises dans les «pitts» où elle aidait à tenir les chronos toujours plus rapides de son homme. Aujourd'hui, alors qu'elle repose en état de choc à Monaco, Joanne Villeneuve n'a plus d'époux, elle est une veuve.

Pour Mélanie, la petite Mélanie, qui devait recevoir Jésus. C'est une fête extraordinaire pour un enfant que cette première rencontre avec son Dieu. A Monaco comme à Montréal, on offre une belle robe blanche à la petite, on lui accroche quelques fleurs dans les cheveux et on l'accompagne à l'église. Hier, papa Gilles ne pouvait même plus partager en pensée la joie de sa fille. D'ailleurs, il n'y avait plus de joie, il n'y avait qu'une immense peine d'incompréhension.

Séville Villeneuve l'a dit. Il fallait que Gilles Villeneuve pourchasse son démon, il fallait qu'il fasse son métier, qu'il

aille encore plus vite. Il était beau quand il s'installait dans sa carlingue, que Joanne lui faisait un clin d'oeil et qu'il vrombissait vers la piste. Et quand il laissait aller la pédale d'embrayage, la pensée du danger faisait place à une immense concentration, à un bien-être que personne au monde ne pouvait partager, ne pouvait comprendre. Il faisait ce qu'il aimait.

Les héros meurent trop jeunes

Mais pendant que Gilles faisait corps avec sa voiture (quelle tragique ironie que cette éjection de voiture...), qu'il imposait à une mécanique de plus en plus difficile à dompter, toute la volonté, toute l'intelligence, toute la technique et toute la passion de la vie, des femmes souffraient en silence. Georgette, dans sa cuisine, qui ne voulait même pas voir un départ de course à la télévision, Joanne, dans les pitts, qui ne vivait que les deux ou trois secondes d'un passage devant le stand Ferrari.

Les héros meurent trop jeunes. De tout temps, les hommes ont joué au héros. Ils ont fait la guerre dès qu'ils ont su se tenir debout, ils ont voulu s'éblouir en s'attaquant à des animaux dix fois plus gros qu'eux, et quand ils n'ont plus eu de guerre pour s'amuser, ils se sont inventés d'autres manières de défier la mort, de se mesurer contre la nature, contre la technique. Ils se sont tués en grimpant des montagnes, en se battant dans un ring, en tentant de nouvelles acrobaties en avion, en allant toujours plus vite dans des voitures qui auraient dû être conduites par des ordinateurs.

Et même si, enfin, les femmes commencent à se libérer des guerres et des jeux des

hommes, ce sont encore elles qui restent avec la douleur quand les héros meurent.

Hier, des centaines de milliers d'hommes ont philosophé sur la mort de Gilles Villeneuve. On essayait de deviner le moment de sa mort, pour essayer d'imaginer quel flash épouvantable il avait pu avoir quand sa voiture s'est envolée.

«Une belle mort pour un pilote comme lui», ont même prétendu certains. «Au moins, il n'a pas eu le temps de souffrir», ont noté d'autres cœurs sensibles.

Je connaissais Gilles Villeneuve. Il venait parfois au Forum et on restait dans la salle de presse pendant les périodes pour jaser un bon coup.

Je l'avais rencontré une dizaine de fois, la dernière fois à Berthierville, l'an passé, pendant l'exposition Berthierville-Gilles Villeneuve, organisée en son honneur.

Assez pour que je me sente touché personnellement par l'annonce de sa mort. Mais c'est une femme qui a peut-être changé le cours de mon émotion. Elle aussi était songeuse.

«Ce n'est pas sur lui qu'il faut pleurer. Il a vécu et est mort comme il l'a choisi. On devrait penser à sa mère, sa femme, ses enfants qui restent. C'est toujours comme ça, vous avez toujours été comme ça.» Oui, toujours comme ça. Gilles Villeneuve voulait couper une autre demi-seconde à son temps. Une demi-seconde qui était là. Une demi-seconde, c'est moins qu'un soupir. Une demi-seconde qu'il fallait attaquer. Parce que c'était son métier, sa vie. Le sens de sa vie. Le seul sens de sa mort.

Tant qu'on a eu affaire aux gens simples...

par Réjean Tremblay

■ C'était le temps que ça finisse. Une heure de plus et les funérailles de Gilles Villeneuve sombraient dans un grand cirque indécent.

C'était inévitable ou presque. Impossible de réunir des politiciens dans une même salle, fut-elle une église, sans qu'on retombe dans le jeu éternel de la récupération politique, publicitaire et même religieuse.

Et le premier ministre Pierre Elliott Trudeau a gagné la partie qui se jouait dans l'église Sainte-Geneviève en faisant attendre tout le cortège avant d'entrer pour le service funéraire et en recevant le bras de la veuve éplorée sous les caméras de la télévision et les déliés des photographes à la sortie.

Et ce n'est pas pour rien que le ministre du Travail du Québec, M. Pierre Marois, fulminait après les cérémonies religieuses et qualifiait d'indécent l'opportunisme de certains politiciens à capitaliser sur les retombées d'un événement pourtant fort triste.

Vous pensez qu'il s'agit de coïncidences? J'aurais pu le croire moi-aussi si un diplomate de carrière ne m'avait pas ouvert les yeux.

Le langage de la diplomatie

Nous quitions l'hôtel de ville de Berthierville quand un diplomate de carrière jouissant d'une crédibilité à toute épreuve, m'a dit: «Nous allons nous dépêcher de rejoindre les premiers rangs, c'est très important. Pourquoi? Parce que je représente un État et que mon absence des premiers rangs pourrait être interprétée comme un signe de méconten-

tement, de malentendu, de la part de mon gouvernement. C'est le langage de la diplomatie», de dire ce diplomate en pressant le pas.

En cours de route, le dignitaire a également eu la gentillesse de m'expliquer certaines des subtilités qui échapperaient au commun des mortels cet après-midi-là. Et croyez-moi, à part le maire de Montréal qui plane au-dessus de tout ça, ça a joué du coude. Il y a des conseillers politiques qui doivent se taper les cuisses ce soir en se souciant de Gilles Villeneuve comme de leur première chemise.

Récupération publicitaire aussi, récupération religieuse également. Le curé de la paroisse, le chanoine Eugène Dumontier, a profité de toutes ces «personnalités mondiales» pour s'offrir un début d'homélie nettement déplacé qui a mis tout le monde mal à l'aise. Le chanoine s'est lancé dans une envolée oratoire pour vanter les beautés de son église, a fait défiler interminablement les titres de tout ce qui avait pu être élu d'une façon ou d'une autre et qui se trouvait dans son église, avant de finalement remarquer la présence de la famille Villeneuve. Mais Mgr Dumontier est âgé de 76 ans et il faut se souvenir qu'il s'agit d'une éloquence traditionnelle fort à la mode il y a quelques années.

La très belle sobriété de Jody Scheckter qui a prononcé quelques mots en anglais n'en a été que plus remarquée.

Restent les gens, reste le monde ordinaire. Ils avaient dû laisser leur place habituelle dans l'église aux honorables invités et aux journalistes qui bondaient le jubé.

Tant qu'on n'a eu affaire qu'aux gens simples, ce fut parfait. Gilles Villeneuve aurait été fier de l'humilité et du respect des siens. Il aurait été fier également de la belle simplicité du maire de Berthierville, M. Jude Guèvremont, qui a souhaité la bienvenue aux premiers ministres Trudeau et Lévesque, avec une bonhomie généreuse.

Il aurait été fier de son père, Séville, de sa mère, de son épouse, Joanne, et de ses enfants, Jacques et Mélanie qui avaient retrouvé le sourire à la sortie de l'église.

Il fallait que Gilles Villeneuve possède un charisme extraordinaire pour attirer dans une belle église de Berthierville MM. Trudeau, Lévesque, Drapeau, Broadbent, Lasalle, Marois, Desjardins, Scheckter, Lafitte, Stewart et plusieurs autres.

Jusqu'à deux heures hier après-midi, même si parfois on aurait pu avoir tendance à lacrimoser un peu trop, l'organisation montée par les Berthelets a été efficace. Efficace et très humaine, ménageant à la fois les reporters et les photographes souvent exécrables au travail et la famille Villeneuve qui avait droit à un peu de répit.

Mais quand ces funérailles organisées par tout un monde ordinaire, dont on n'a pas le droit de mettre en doute la sincérité, se sont transformées en des funérailles à la fois privées et «nationales», on a senti que le contrôle lui échappait. La GRC et la Sureté du Québec prenaient la relève de la «sécurité».

Je sais qu'on mesure un peu beaucoup la gloire et le presti-

Suite page suivante

Tant qu'on a eu affaire ...

Suite de la première page
ge d'un homme aux personnalités qui se déplacent pour ses funérailles et qu'à ce titre, l'orgueil et l'ego des Berthelets sont justement flattés.

Mais Gilles Villeneuve, si par miracle il avait pu avoir conscience de ce qui l'entourait, n'en aurait pas supporté davantage.

UN NOM BÂTARD DANS UN SPORT VIRIL

«Les concordés» seront folles, folles, folles

par Réjean Tremblay

■ Les Alouettes sont morts dans la risée, en nous forçant à commettre une dernière faute de français. Les Alouettes sont morts, ça ne se dit pas. Alouette, c'est féminin. Que des financiers des années 40 ne se soient pas souciés de la langue et de la culture de tout un peuple aux lendemains de la conscription, ça peut toujours s'avalier. On n'en était pas à un soufflet près.

Voilà que la même bourde est commise, la même inconscience affichée, imposée, pour des décennies à venir.

Ça peut paraître insignifiant pour de nombreux lecteurs, pour de nombreux amateurs de football, mais le respect d'un client commence par le respect de sa personne, de sa langue, de sa culture et de son éducation. Et Charles Bronfman, en faisant fi des conseils de gens compétents, en se fiant que les frogs gèberaient de toute façon n'importe quoi, forcera tous les médias francophones du pays à commettre une faute contre l'esprit et la lettre de la langue française.

Dans un salon huppé de Westmount, il est probable que **Concord** sonne bien. En appuyant sur la première syllabe à l'anglaise. Et pour faire fermer la gueule aux p'tits frogs, on va rajouter un «e» et ça va être français. Bien sûr, en autant que ça sonne bien.

C'est bien dommage, mais **Les Concordés**, ce n'est pas français. C'est niaseux, ça n'existe même pas dans l'esprit de notre langue. Et si jamais on voulait l'employer, faut que ce soit féminin. Ça ne me dérangerait pas trop que d'écrire un soir de défaite de nos anciens moineaux: **LES**

CONCORDES ÉTAIENT FOLLES, FOLLES, FOLLES!

Comédie de boulevard hier aux bureaux des anciens Alouettes.

-Pardon mademoiselle. Concorde, est-ce que c'est féminin ou masculin?

-Ben, c'est masculin... euh, je vais me renseigner... un instant. Monsieur, je vous passe quelqu'un.

-Pardon, mademoiselle, Concorde...

-Euh, c'est masculin...

-Pourtant, dans le dictionnaire...

-Oui, mais c'est masculin... sais pas, je vais vous passer M. Claude Amann, le directeur du marketing.

Je ne rapporterai pas notre conversation de long en large. Claude Amann est un homme intelligent. Et il a très bien essayé de défendre le choix de son patron. En soulignant que l'on disait **Les Concordés** au masculin parce que l'on parlait d'individus. Je n'ai pas trop bien saisi. Et puis, on pensait un peu à l'avion supersonique de British Airways et d'Air France. Et finalement, de me dire ce cher Claude, on a choisi ce nom sur l'inspiration du moment, comme c'est venu...

Bien justement, M. Amann, avez-vous baptisé votre petite fille Epiphanie ou Tophine sous l'inspiration du moment? Non, parce que vous l'aimez, vous la respectez et que vous savez fort bien que la pauvre enfant aurait été handicapée le restant de ses jours avec un nom semblable. Un nom est destiné à représenter quelqu'un ou quelque chose pendant des années.

-Ben, il y a l'avion, le Concorde...

J'ai vérifié. Un porte-parole d'Air France m'a expliqué que Concorde était un nom propre, un néologisme créé pour baptiser l'avion bâti par British Airways et Air France.

Et en français, on devrait dire tout simplement Concorde. Toujours singulier. J'ai ré-verified et au pluriel, les journalistes français écrivent «des Concordés». (L'Express, le plus grand magazine français, 14 août 1981, page 29 et l'Express, 29 janvier 1982, pages 58-59.)

De toute façon, personne n'a demandé à Air France l'autorisation de se servir du nom propre Concorde pour surnommer une équipe de football. On revient tout simplement à la concordé, à une bâtardise qu'on tente de défendre.

Je sais que Charles Bronfman n'avait aucun noir dessein quand il a tripé sur **Concord**. Et qu'il a essayé de bilinguiser sa trouvaille. Je sais qu'il sera peiné de voir que certains n'apprécient pas son flair.

Il sait également que si ses **Concorde(s)** gagnent quelques matchs, que si on fait bien la mise en marché de son équipe de football, le bon peuple va vite avaler sa trouvaille. Ça ne vaudra même pas la peine d'y revenir. Mais avant de devoir commettre des fautes de français pendant des années, et de les imposer à des centaines de milliers de lecteurs, je voulais que l'on soit un peu conscient de la portée de la décision précipitée des **Concorde(s)**. Pour le reste, et de toute façon, on finit toujours pas se faire grimper sur le dos. Surtout qu'il est souvent courbé.

MONTRÉAL ÉTAIT ACCEPTÉE DANS LA NOUVELLE USFL

«Trudeau, Lalonde, et MacEachen sont en train de détruire le pays»

- John Bassett Jr

par Réjean Tremblay

■ Les villes de Montréal, Toronto, Edmonton et Vancouver étaient acceptées dans la nouvelle US Football League et des propriétaires canadiens acceptaient de déposer les millions nécessaires mais la crainte d'une intervention du ministre Marc Lalonde, appuyé par le premier ministre Pierre Trudeau, a empêché les promoteurs de la nouvelle ligue de football américaine de venir s'installer au Canada.

C'est ce qu'a révélé hier le propriétaire de la concession de Tampa Bay, le multimillionnaire John Bassett Jr alors qu'il visitait les assises de la Ligue nationale de hockey, à l'hôtel Reine-Elisabeth.

Bassett, dont la famille détient la majorité des actions de Beaton Corp et qui est impliqué dans de nombreuses compagnies canadiennes et américaines, dont Global TV, est allé encore beaucoup plus loin en dénonçant avec violence le triumvirat Trudeau-Lalonde-MacEachen qu'il a accusé «de détruire le pays».

Bassett est bien connu pour ses allégeances tory, mais hier, ses critiques dépassaient de beaucoup la simple divergence politique. Ancien propriétaire des Toros de Toronto, devenus les Bulls de Birmingham, et des Northmen de Toronto qu'il a dû déménager à Memphis quand le ministre Marc Lalonde a menacé de faire adopter une loi pour protéger la ligue Canadienne de football, Bassett n'a certainement pas réglé tous ses comptes avec les poli-

tiens qui sont à la tête du pays.

«Nous avons trouvé les propriétaires et le financement. Peter Pocklington recevait la concession de l'Alberta et Jim Patisson, l'ancien propriétaire des Blazers de Vancouver, celle de Vancouver. De plus, des hommes d'affaires de Toronto et de Montréal, qui ont demandé l'incognito, étaient prêts à tenter l'aventure.

«Mais le bureau de la ligue a vérifié quelle serait la position du gouvernement et quand nous avons appris que Lalonde et sa clique reviendraient avec le même bill, nous leur avons dit d'oublier le tout.

«Ces trois hommes, MacEachen, Lalonde et Trudeau sont dangereux. Ils sont en train de détruire ce merveilleux pays. J'aime le Canada, je l'ai dans les tripes, on pourrait faire des merveilles. Nous avons l'eau, la forêt, l'énergie et pas trop de monde, pourtant ces politiciens sont en train de tout détruire. Ce sont des intellectuels qui se sacrent du peuple. Ils gardent leur limousine, leur chauffeur, alors pourquoi s'inquièteraient-ils? Savent-ils ce que c'est que d'investir de l'argent, de prendre des risques financiers, d'avoir à rencontrer une liste de paye hebdomadaire?

«Pourquoi pensez-vous que je conclus 65 pour cent de mes affaires aux Etats-Unis? Parce que je ne peux pas faire des affaires intelligemment dans mon propre pays», de discourir M. Bassett en contenant

fort difficilement son indignation.

Une ligue crédible

Bon, admettons que Montréal ait perdu la chance d'obtenir une concession de la nouvelle USFL. Faut-il en pleurer? Cette ligue a-t-elle des chances de survivre? A-t-on oublié la faillite de la World Football League?

«La USFL ne peut se comparer à la WFL. Pour plusieurs raisons. La première de toutes, c'est la richesse et le sérieux de ses propriétaires. Nous sommes douze, et tous, nous sommes multimillionnaires. Et de plus, nous nous sommes installés dans de très grosses villes. Téléphonnez aux bureaux de la ligue, à New York, et ils vont vous fournir toutes les informations dont vous avez besoin.

«Ensuite, nous avons évité de compétitionner de front la puissante NFL. Notre premier match sera disputé le 10 mars 1983 et le dernier le 20 juillet. Il s'agira d'un calendrier de 20 matches. Nous croyons qu'il y a un vide à remplir dans cette période de l'année et nous espérons y parvenir.

«Troisièmement, de dire Bassett, nous avons signé un contrat avec le puissant réseau ABC. Il s'agit d'un contrat de deux ans avec une option de deux ans. Ce contrat nous donnera l'argent et la publicité dont nous avons besoin pour démarrer».

Suite page suivante

Montréal était acceptée ...

Suite de la première page

\$50 millions pour 4 ans

Bassett n'a pas voulu préciser la somme globale de ce contrat de télévision. Mais un collègue de New York a appris de sources sûres que le réseau ABC s'était engagé pour \$50 millions pour les quatre ans du contrat. Bassett s'est contenté de dire que le chiffre était fort vraisemblable.

Le financier torontois s'est dit assuré que la United States Football League trouverait facilement les joueurs pour alimenter ses douze équipes. Et il a raison. Les collèges et les universités produisent des milliers de bons joueurs de football par année. «Ce n'est pas comme au hockey où le réservoir est très limité. La USFL ne nuira même pas à la ligue Canadienne. Le public ne verra pas la différence entre le cinquantième meilleur receveur et le soixantième. De plus, le football est le roi des

sports professionnels. Après mon aventure dans le hockey et le football, je retourne dans le sport pour des raisons d'affaires. Je pense qu'il y a de l'argent à faire dans le football et je tente le coup. Après tout, millions en poche ou non, on ne marche son chemin qu'une fois dans sa vie...»

La USFL utilisera les mêmes règlements que la NFL. A deux petites différences près. La transformation de deux points après touché et le catch permis avec un seul pied dans les lignes de touche.

«J'ai eu plusieurs offres ces dernières années pour revenir dans le sport. On m'a offert trois équipes de hockey, une couple de baseball, trois ou quatre de soccer. J'ai dit non. Parce que je me répétais que j'ai réussi à me débarasser de deux fardeaux dans ma vie. Mon cancer et mon équipe de hockey. Mais la USFL est un bon investissement. Et ça me

choque de voir que notre économie puisse se permettre de cracher sur des investissements de plusieurs millions de dollars qui pourraient produire plusieurs emplois» de conclure M. Bassett.

Il faut lire les propos de Bassett en gardant en tête qu'il est de vieille souche tory, qu'il a subi une véritable taloche de Marc Lalonde en 1974 et qu'il aurait aimé retrouver ses vieux amis de l'AMH, Patisson et Pocklington, avec lui dans la US Football League.

Mais il faut aussi considérer un point très important. M. Bassett a dit tout haut ce que pensent plusieurs, sinon la majorité, des propriétaires d'équipes de la ligue Nationale qui rôdaient hier au Reine-Elisabeth.

Souvenez-vous de la supermanchette de novembre dernier avec le président des Nordiques, Me Marcel Aubut. Quand il criait au désastre en lisant le budget MacEachen.

«Je passe le plus bel été de ma vie. Y a pas de justice!»

- Bill Lee... du Monsieur Jeannot

par Réjean Tremblay

■ «Je passe le plus bel été de ma vie. Je découvre un nouveau Québec, je découvre le vrai monde, c'est extraordinaire». Le joueur de premier but du Monsieur Jeannot est heureux. Très heureux. Hier, quand il est arrivé au Centre Civique de Montréal-Est, avec Pam, sa toute jeune épouse, Bill Lee était tout sourire.

«Heureux? Et comment! J'ai joué sept parties de balle molle au cours des quatre derniers jours, j'ai visité Sainte Thérèse, Saint Sauveur, et je me suis fait un paquet de nouveaux amis. Man, l'an dernier, j'ai eu deux mois de congé à cause de la grève et je n'ai pas été payé. Cette année, j'ai cinq mois de congé et je suis payé plein salaire... Y a pas de justice sur cette terre!!!»

Justice ou pas, la présence de Bill Lee dans un stade de balle molle est appréciée. Hier, au lieu des 55.500 sièges du Stade olympique, Lee évoluait contre une équipe de CKVL devant 350 personnes. Et le stade du Centre civique était rempli à ...déborder.

On était venu pour Lee bien sûr. Sa présence dans son équipe de balle molle a fait doubler les assistances aux matchs du Monsieur Jeannot. Même chose dans les tournois où sont invités Lee et ses coéquipiers.

«C'est un été merveilleux. Dans le jour, je fais des petits travaux de finition dans ma maison que je vais mettre en vente. Je n'aurai pas les moyens de la garder si je ne me déniche pas un job dans un club professionnel la saison prochaine. J'ai téléphoné à la plupart des équipes de la ligue Nationale. Si personne ne me rappelle d'ici la fin de la sai-

son, je tenterai ma chance le printemps prochain. Si ça ne marche toujours pas, alors, j'irai travailler au ranch de mes grands-parents en Californie».

McHale a passé le mot Spaceman est certain que John McHale a passé le mot à travers le baseball majeur: «Il nous a barrés, Rodney Scott et moi, j'en suis certain. Pas de preuve, pas une certitude. Je me tiens en forme en jouant à la balle molle et en lançant au moins quelques fois par semaine avec un de mes amis qui sert de receveur».

Autour de la cabane à hot-dogs (ils sont très bons), les gens se rassemblent autour de Lee. On quête un autographe et on tente de lui dire quelques mots dans un anglais bien approximatif. Lee sourit de toutes ses dents et signe sur des casquettes, des bâtons, des revers de blouse particulièrement bien garnie, (je parle de la dentelle, bien entendu). Il enfle une Molson pour calmer sa soif avant le match. Cette fois, pas de problème, son gérant, Yves Létourneau, se proclame de l'école Dick Williams: «Moi, je déteste Jim Fanning. Mon homme c'est Dick Williams. Bois, fume, fais ce que tu veux dans la vie en autant que tu donnes du rendement entre les lignes blanches. Ça doit être pas si mal, regardez ce que font les Padres de San Diego» explique-t-il.

Yves Létourneau est plus qu'enchanté de la tenue et du comportement de sa recrue.

«Bill Lee est un compétiteur acharné. Et un pro. La première journée, il m'a demandé un

calendrier de nos matchs et ce fut tout. Si tous les joueurs de balle étaient comme lui, les gérants n'auraient pas de problème. Il aurait pu faire sentir aux gars qu'il s'y connaissait plus que tous nous autres. Il ne l'a jamais fait. Il joue pour l'équipe. Tout le temps. Si je demande un coup retenu, il l'exécute à la perfection. Mais on sent qu'il possède une vision spéciale du jeu.»

Une bonne ligue

Lee a choisi la ligue Métro-Molson parce qu'elle est fort bien structurée. Calibre AA, arbitres, joueurs avec de beaux uniformes, j'ai été à même d'apprécier plusieurs beaux jeux hier à Montréal-Est.

Des jeux que Bill a enseigné à ses coéquipiers. Comme de feindre le coup retenu pour voir la réaction des joueurs du champ intérieur. Comme d'étudier l'élan d'un frappeur pour garder une balle rapide haute pour la troisième prise. Des trucs de pro.

«J'aime cette expérience unique. Combien de joueurs des Expos ont déjà vu leurs partisans de cette façon. Sans barrière, sans relationniste pour filtrer les réactions des gens. Regarde ce beau et bon monde venu au parc pour s'amuser avec leurs joueurs. Une bière, un hot-dog, de l'amitié...»

Et il y a le défi d'un nouveau sport. «Ce n'est pas totalement nouveau. Mon père jouait pour Scotty Drysdale, le père de Don, dans une ligue de softball en Californie. C'est pas facile. Je me suis fait retirer huit fois de suite sur trois prises. Heil,

Suite page suivante

«Je passe le plus bel été de ma vie. ...»

**Suite de la première page
cette balle s'en vient en remon-
tant au lieu de descendre.
Mais, c'est pas grave. J'ai le
temps de m'habituer, les Ex-
pos sont obligés de me payer**

**jusqu'en 1992. C'est vrai, il doi-
vent me verser mon salaire
sous forme de paiements diffé-
rés. Dix ans de softball, pas
mal, non?»**

JEAN ROUGEAU LIVRE SON DERNIER COMBAT

«Pourquoi? Pourquoi moi?»

par Réjean Tremblay

■ Jean Rougeau marchait lentement vers son siège du Stade olympique. Cigarette entre les doigts, amaigri, les traits tirés, Rougeau voulait profiter de la douceur de la belle soirée d'été de jeudi pour oublier le mal atroce qui lui déchire constamment le corps.

-T'as recommencé à fumer, t'es pas supposé?

-Si j'ai recommencé à fumer, c'est parce que j'ai cessé de lutter. Je veux tout juste profiter des derniers jours qui me restent à vivre. La cigarette m'aide à oublier ce cancer qui me ronge le foie et les intestins. J'ai confié mon sort à Dieu, plus aux médecins.

Les parents, les amis, les proches de Jean Rougeau, l'ancien champion de lutte, le président de la ligue Junior Majeure du Québec, savent maintenant que ce colosse de six pieds et trois pouces, d'apparence encore solide, souffre d'un cancer qui a atteint la phase terminale.

Un cancer que les médecins ont découvert en novembre dernier. Un cancer que Jean Rougeau a combattu avec une énergie folle, subissant pendant des semaines des traitements en chimiothérapie qui le laissaient épuisé, hébété, incapable de surmonter les douleurs atroces qui accompagnaient les traitements.

Pendant tout ce temps, Jean Rougeau a continué à remplir les obligations qu'il s'étaient fixées. Promouvoir le hockey junior, aider à l'éducation des jeunes athlètes, donner un petit coup de pouce supplémentaire à l'idéal national qui est le sien.

Parfois, lors de longues conversations téléphoniques, il me racontait le noir désespoir qui l'envahissait, le doute affreux qui le tenaillait sur l'opportunité de continuer à lutter contre la maladie. A

l'époque, en février dernier, les médecins lui avaient dit qu'il vivrait jusqu'au mois de mai. Et Rougeau se dépêchait de poursuivre les oeuvres en lesquelles il croyait.

Pour que l'enveloppe reste belle...

Jeudi soir, j'ai suivi le match Mets-Expos à ses côtés. Et il m'a parlé. Longuement. Pas seulement pour moi, pour tous les gens qui étaient assis avec lui dans le stade, pour tous les Québécois qui pourraient lire LA PRESSE. Jean Rougeau ne veut pas subir pareil martyr pour rien. Même s'il ne comprend pas pourquoi c'est lui que Dieu a choisi, il voudrait que les mois de réflexion qu'il s'est imposés aident ceux qui sont trop en santé pour réfléchir sur leur bonheur.

«Je suis probablement la personne qui profite le plus de sa soirée. Et certainement la plus malheureuse aussi. Pour moi, ce qui me reste de vie a pris une signification toute différente. Il n'y a plus de secondes creuses, perdues. Je suis assis dans le stade et je suis conscient de l'air doux, de l'habileté des joueurs. Moi aussi, j'ai été un athlète. Et c'est pourquoi malgré la maladie qui me ronge l'intérieur, je fais des efforts inhumains pour que l'enveloppe reste belle, propre. J'ai gardé le respect du corps.

«Je sais que c'est impossible, mais j'aimerais que quelques personnes au moins, quand ils auront lu l'article, soient conscientes de leur bonheur, de la chance de vivre. Quand on sait qu'on va mourir bientôt, qu'on souffre atrocement 24 heures par jour, on regrette de ne pas avoir vécu plus intensément chaque jour de sa vie, de ne pas avoir aimé mieux et davantage son

prochain. Quand on sait qu'on va mourir, il n'y a plus moyen de tricher avec Dieu. C'est cette foi inébranlable en Lui qui m'empêche de sombrer dans le désespoir total. Je ne suis plus capable de supporter la douleur que j'impose à ma mère, à mon père, à mes enfants. Chaque jour de sursis que Dieu me donne est une journée de souffrance de plus pour ceux qui m'aiment. Et ça, je ne le comprends pas.

«Si j'avais un message à livrer, ce serait simple. Il faut vivre selon les principes d'amour de l'Évangile. Et pourtant, à cause de la société dans laquelle on vit, je ne suis pas convaincu qu'on pourrait bâtir quelque chose, se battre dans la vie, si on vivait l'amour. Je ne sais pas. C'est une des questions auxquelles je n'ai pas trouvé de réponse. L'autre, c'est la pire de toutes. Pourquoi? Pourquoi moi? Pourquoi le Bon Dieu m'a-t-il choisi pour me faire endurer toutes ces souffrances physiques et morales. Et pourquoi faire durer le martyr. A quoi est-ce que ça va servir dans le grand Plan que Jean Rougeau soit rongé par un cancer?

«Dans la vie, on passe son temps à souffrir, à avoir mal. Mais c'est pas grave parce que les moments de bonheur ont le don de faire oublier les malheurs. Une femme endure des malaises et des souffrances pendant des mois avant d'accoucher. En voyant le bébé, son bonheur lui fait oublier toutes les souffrances. Mais moi, quel bonheur à venir va me faire oublier toutes ces souffrances?»

Rapproché de Dieu et des hommes

Jean Rougeau n'est pas devenu un saint depuis qu'il connaît la nature de sa maladie. Mais les

Suite page suivante

Jean Rougeau livre son dernier combat ...

Suite page suivante

nuits d'angoisse qu'il a passées sans dormir, les cauchemars horribles qui le laissaient ruisse-lant de sueurs à son réveil, l'ont transformé de fond en comble. C'est inévitable. Rapproché de Dieu et des hommes.

«Je connais quand même quelques consolations. Des hommes que je respecte et que j'admire m'ont donné de leur temps précieux. Irving Grundman est venu souper avec moi. Roland Giguère, le vice-président de Télé-Métropole m'a donné tout un après-midi au club Saint-Denis pendant que son chauffeur attendait. Et M. René Lévesque, dont j'ai été le garde-corps à ses tous débuts en politique quand il s'est présenté dans Laurier en 1960 et

que j'ai suivi tout au long de sa carrière, m'a reçu pendant plus de deux heures dans son bureau. C'est un honneur qui me fait chaud au coeur.

«Je ne suis pas un cave. Quand je prononce des petites conférences, on me donne des ovations debout de trois minutes. C'est pas pour ce que j'ai dit, c'est pas non plus pour ce que je suis. C'est pour une autre raison. Quand les gouverneurs de la LMJQ m'ont réélu à la présidence de la ligue la semaine dernière, ils m'ont touché. Je leur avais dit que je ne pouvais leur promettre l'année. Je ne peux même pas leur promettre d'être là à l'ouverture de la saison. Mais je continue à vivre mes 24 heures, me livrant totalement au

Bon Dieu. C'est Sa volonté qui compte maintenant».

Quelques mots encore. Texte macabre? Inutile? Non. Trop souvent on tartine de grands hommages les lendemains d'une vie. Jean Rougeau désire être entendu. C'est pas compliqué. Tous ceux qui se désespèrent de leurs bourrelets, des dix livres de trop qu'ils affichent, ceux qui dépressionnent parce qu'ils perdent leurs cheveux, ceux que le budget MacEachen étrangle...ouvrez les yeux, ouvrez le coeur, y a vraiment rien là. Vivez!

Quand Billy-the-Kid plante ses yeux dans les vôtres...

par Réjean Tremblay

■ Une intensité dans les yeux qui vous réchauffe et vous gèle en même temps. Quand Billy Martin plante ses yeux dans les vôtres, il ne regarde pas dans le vide. Et quand il prend le temps et la peine de vous répondre, on sent un courant électrique passer. Jamais on ne peut avoir avec Billy Martin le même ton qu'on affiche avec Jim Fanning. La moindre question peut attirer une fusillade si Billy-the-Kid juge que vous essayez de le niaiser.

Mais poser une question qu'il trouve intéressante et même si vous êtes perdus parmi quinze autres journalistes, Martin accroche votre regard et ne le lâche plus.

J'ai lu des dizaines d'articles sur Billy Martin. Et les journaux de New York qu'on lit quotidiennement à Montréal ont consacré des pages et des pages aux bagarres entre Martin et Steinbrenner. On se forge une image, une image qui m'apparaît maintenant bien superficielle.

- L'image que les media américains ont faite de vous est-elle conforme au vrai Billy Martin?

- L'image? Quelle image? Je fais un travail, vous faites un travail. Je sais cependant que je ne suis pas un yesman, que parfois ça entraîne des articles négatifs, mais la seule personne dont le jugement comptera n'est même pas sur la terre. Je parle du Gars d'en haut.

J'aurais dû m'en douter. Sur la casquette de Martin, juste en dessous du «A's», l'écusson des A's d'Oakland, il y a une toute petite croix en or. Martin, le terrible Billy-the-Kid, le bagarreur, la terreur des arbitres, est un converti. Un cha-

rismatique touché par la grâce de Jésus-Christ. Et quand j'ai voulu jouer au fin finaud avec lui, ses yeux se sont allumés.

- Vous avez toujours prêché que seule la victoire comptait. Et il vous arrive de tempêter contre les arbitres. Est-ce possible de concilier les deux philosophies de vie?

- Ouais? Et Lui, quand il a décidé de vider le temple de sa racaille, c'était pas une vraie colère? Bien pire que mes crises aux arbitres. D'ailleurs, il y a d'importantes leçons de vie à tirer de la victoire. Je ne crois pas aux bons perdants. Il n'y a que des perdants.

En équipe, pas comme une bande d'individus

Billy Martin est un gérant gagnant. Et la recette ne semble pas être très compliquée.

Enseigner, et enseigner encore et toujours les jeux fondamentaux du baseball. Recommencer tous les jours. Et communiquer. Communiquer et aimer. «Je passe mon temps à enseigner. Tous les jours, je recommence. Ces jeunes ont encore tout à apprendre. Et en plus, il faut leur inculquer le sens de l'équipe. Prenez Ricky Henderson. C'est le meilleur voleur de buts que j'aie jamais vu. Mais il n'a jamais volé un but pour les A's d'Oakland sans en avoir reçu le signal. Personne ne va penser à lui avant l'équipe chez les A's. Ils doivent éviter de se comporter comme une bande d'individus préoccupés de leurs seuls succès. C'est vrai que ça provoque des frictions, des histoires quand les jeunes ne comprennent pas le pourquoi de mes décisions. Mais si les propriétaires voulaient embaucher un yesman, ils em-

baucheraient quelqu'un d'autre que Billy Martin.»

Le fossé des générations

Il était inévitable qu'on parle de dope. C'est le sujet à la mode de ces temps-ci dans le sport. Comme ce l'était dans le rock-and-roll il y a quinze ans. Quelqu'un a emmené le nom de Don Newcombe sur le tapis. Et sa déclaration voulant que 80 pour cent des joueurs de baseball éprouvent certains ennuis avec la dope ou l'alcool. Réponse de Martin, sèche et raide. Très peu charitable. «B.S., c'est clair! De la boulechite! Parce qu'il est un ancien alcoolique, Newcombe voit des alcooliques partout. Je connais mes gars chez les A's et il n'y a pas de gros problème de dope. Ni d'alcool.»

Facile à dire. Martin est dans la cinquantaine. Comment peut-il saisir ce qui se passe chez ses kids dans la vingtaine.

- Vous êtes âgé de 50 ans, comment pouvez-vous franchir le fossé des générations pour comprendre ce qui se passe chez vos garçons?

- Minute bonhomme! J'ai 54 ans, pas 50 ans. Et le fossé des générations, c'est de la B.S. Ce qui existe, c'est le fossé de la communication. Je parle tous les jours à mes joueurs. Je veux tout savoir de leur vie, de leurs amours, de leurs problèmes. S'ils sont de meilleurs hommes, ils seront de meilleurs joueurs. Et à 35 ans, quand il changeront de carrière, ce ne seront pas des parias sur le plan humain, gâtés par la gloire et l'argent. Je ne veux pas une relation de patron à employés, ni de père à fils. Je

Suite page suivante

Quand Billy-the-Kid plante ses yeux ...

Suite de la première page

veux une relation d'homme mûri par 54 ans de vie et de jeunes encore en apprentissage. Surtout que j'ai un contrat à très long terme avec Oakland. C'est clair et ils le savent. Ils seront partis et je serai encore là, aussi bien se faire à l'idée».

Martin a déjà participé comme joueur au match des Etoiles. A l'époque, soutient-il,

c'était moins important que la Série mondiale. «Mais les media ont tellement gonflé l'événement que c'est devenu un très grand honneur pour les joueurs.

- Mais est-ce possible pour un gérant de changer quelque chose au résultat d'un tel match?

Encore une question qui m'a attiré un regard foudroyant.

- Ouais? Alors, peux-tu m'expliquer ce que je fais ici? Ces gars-là qui s'affrontent à l'année longue vont jouer ensemble, en équipe, ou je ne m'appelle pas Billy Martin. Et nous allons gagner.

Non, ce n'est pas une farce. Le gars s'appelle vraiment Billy Martin!!!

Réjean Tremblay, de La Presse, obtient le prix Jules-Fournier

■ C'est le chroniqueur sportif Réjean Tremblay, de LA PRESSE, qui remporte cette année le prix Jules-Fournier, destiné à reconnaître les mérites d'un journaliste à l'emploi d'un quotidien québécois qui a contribué de façon exemplaire à l'épanouissement de la langue française.

Le lauréat doit être officiellement proclamé ce soir, à l'occasion du banquet de clôture du congrès Langue et Société.

Cette année, le jury était composé de Lise Gauvin, professeur de littérature à l'Université de Montréal, Madeleine Sauvé, grammairienne de l'Université de Montréal, Gisèle Tremblay, journaliste, Gérald Leblanc, journaliste et Jean-Marcel Paquette, membre du Conseil de la langue française, mandaté pour présider le jury.

Pour l'attribution du prix, le jury a tenu compte des critères suivants: la conformité aux codes du français écrit (ortho-

graphie, syntaxe, etc.), la manifestation de qualités stylistiques certaines, l'originalité du style, la clarté et la rigueur de la langue, l'utilisation d'un vocabulaire accessible à une large majorité de Québécois, et enfin l'emploi d'une langue comprise par l'ensemble des francophones.

Réjean Tremblay est né à Saint-David-de-Falardeau, au Saguenay, le 24 août 1944. Il a fait ses études classiques au Petit Séminaire de Chicoutimi et a obtenu les baccalauréats en lettres et pédagogie de l'université Laval. Professeur de grec et de latin pendant neuf

ans, il a débuté comme journaliste en 1970 au Progrès-Dimanche de Chicoutimi; il est entré à LA PRESSE en 1974 et y est devenu chroniqueur aux sports en mars 1975.

En 1979 et 1980, il a obtenu le 2e prix du Grand prix du magazine canadien; la première mention pour ce même prix lui a été accordée en 1981 et 1982.

La remise du prix, constitué d'une bourse de \$3,000, d'un parchemin reconnaissant les qualités du lauréat et d'une publication, par le Conseil, d'un recueil de ses articles, se fera au début de 1983.



RÉJEAN TREMBLAY OBTIENT LE PRIX JULES- FOURNIER

TABLE DES MATIÈRES

	Page
Prix Jules-Fournier 1982.....	3
Proclamation du Prix Jules-Fournier 1982.....	5
Réjean Tremblay lance... et compte.....	7
Chroniques signées par Réjean Tremblay.....	9
"Vous bouillonnez dans votre propre sauce" - Anatoly Tarasov.....	11
Un Québécois sans char, sans bière, sans hockey ...ce n'est plus un vrai Québécois.....	13
\$300,000 de coke en deux ans La descente aux enfers d'un champion canadien en titre.....	15
Un Expo est disparu... Ixe 13 et le Manchoth à la rescousse.....	18
Scènes de la vie... à Québec.....	20
Michel Bergeron: un chat de ruelle... super-intelligent.....	21
Quand les héros meurent.....	23
Tant qu'on a eu affaire aux gens simples.....	24
Un nom bâtard dans un sport viril "Les Concordes" seront folles, folles, folles.....	26
Montréal était acceptée dans la nouvelle USFL "Trudeau, Lalonde, et Mac Eachen sont en train de détruire le pays" - John Bassett Jr.....	27
"Je passe le plus bel été de ma vie. Y a pas de justice!" - Bill Lee... du Monsieur Jeannot.....	29

Jean Rougeau livre son dernier combat "Pourquoi? Pourquoi moi?".....	31
Quand Billy-the-kid plante ses yeux dans les vôtres....	33
Réjean Tremblay, de <u>La Presse</u> , obtient le Prix Jules-Fournier.....	35



Gouvernement du Québec
Conseil de la
langue française